

D'où sont originaires les premiers Japonais?

D'après quelques publications récentes en génétique

1) Voici un nouveau livre du généticien (Mitsuru Sakitani) qui vient d'être publié (en janvier), intitulé *Cent Mille Ans de voyage génétique des Japonais* (Kyoto, Showadô, 2008). Ce livre est dans le prolongement de son livre précédent, *La Filiation génétique des Japonais* (Tokyo, Bensei-shuppan, 2005). Il est plus clair que ce dernier.

M. Sakitani fait venir de Sibérie et d'Extrême-Orient les premiers occupants de l'Archipel. Au début de l'époque Jômon (d'entre 15 000 et 12 000 à 3 000 ans BP), seraient arrivés d'autres groupes humains dans l'Archipel, du nord de Chine, par la péninsule coréenne (et par le nord de Kyûshû). Ce sont ces derniers qui auraient été les acteurs principaux de l'âge Jômon japonais qui a duré plus de dix mille ans.

C'est à partir d'Afrique, par la route du sud, c'est-à-dire, par l'Inde et l'Indonésie que ces deux grandes migrations humaines préhistoriques se seraient effectuées. Le premier groupe (avant l'âge Jômon) était arrivé en Chine et s'était étendu vers le nord jusqu'en Sibérie. M. Sakitani ne suppose pas, pour la route Afrique-Asie Orientale, l'éventualité d'une route continentale de l'Asie du nord (Tibet et Sibérie) : est-ce à cause du manque de spécimens obtenus ?

D'après lui, les éléments principaux de la langue japonaise seraient de la langue non pas des Yayoïs¹ arrivés au Japon vers 3 000 ans BP mais des Jômons², leurs prédécesseurs. Sakitani pense que les Aïnous ne représentent pas tous les Jômons mais seulement une partie des Jômons et que la ressemblance génétique des Japonais du centre et des Ryûkyûs (d'Okinawa) est due non pas aux liens directs des deux groupes humains mais à l'arrivée tardive (vers le X^e siècle) des habitants de Kyûshû (Jômons) dans les îles de Ryûkyû. D'après le généticien, la présence des toponymes aïnous dans le Tôhoku est explicable par l'extension ultérieure des Aïnous dans la partie nord de Honshû. Cette supposition est un peu étonnante, car les toponymes aïnous dans le nord de Tohoku devraient être antérieurs.

Tout est encore flou. J'approuve cependant qu'il ait appuyé, pour l'origine de la langue japonaise, sur l'importance non pas de la langue des Yayoïs

¹ L'âge Yayoï est de 3000 ans BP vers la fin du III^e siècle au centre du Japon.

² L'âge Jômon commence vers 13 000 ans BP pour se succéder à l'âge Yayoï.

(c'est-à-dire, depuis trois mille ans) mais de celle des Jômmons.

Le 6 mars 2008, Tokyo

2) M. Sakitani est docteur en Médecine. Je suis un peu sceptique en ce qui concerne ses méthodes et ses interprétations des données génétiques. Il ne précise pas en quoi consiste par exemple ce qu'est l'Aïnou, l'homme de Tokyo, de Shizuoka ou de Ryûkyû, etc. Le métissage humain est tel que le flou des critères ethniques est susceptible d'engendrer des doutes sur le résultat obtenu.

Par exemple, moi, de quelle catégorie ethnique serais-je ? Je suis originaire du département d'Akita (anciennement du fief Nambu, actuellement du département Iwaté), me considérant comme un lointain descendant d'Aïnous, parlant japonais (occasionnellement français) et habitant à Tokyo. D'après ses critères, je serais sans doute classé Tokyoïte, si je ne déclarais pas mon origine.

D'après ses données génétiques, d'autres interprétations que la sienne seraient bien possibles, ainsi : les Jômmons (ancêtres des Aïnous) occupaient presque tout l'Archipel (y compris les îles Ryûkyûs). Arrivent les Yayoïs, de la péninsule coréenne. Les Jômmons refoulés vers le nord, ce sont les Aïnous actuels. Refoulés vers l'extrémité sud, ce sont les Ryûkyûs. Les Hidas (habitants de la région de Takayama), par exemple, n'auraient-ils pu garder, à des degrés divers, des caractères Jômmon, préservés par les hautes montagnes environnantes ?

N'étant pas linguiste, M. Sakitani s'aventure dans la classification des langues. Ses critères de distinction entre les langues sont un peu trop naïfs. Mais, ce qui ressort clairement de ses enquêtes, c'est que les Japonais étaient originellement continentaux (du nord-est d'Asie), agrémentés épisodiquement par les austronésiens (malayo-polynésiens).

Le 7 mars 2008, Tokyo

3) Le livre offre en outre un panorama du processus d'extension du genre humain moderne à partir de l'Afrique (pp. 4-6). Voici ce que dit M. Sakitani.

Le chromosome Y subdivise le genre humain moderne en 18 types (de A à R). Ces 18 types peuvent être regroupés en 5 filia(tion)s :

1. A (propre en Afrique),
2. B (propre en Afrique),
3. C (la première filia hors-Afrique),

4. D E (la seconde filia hors-Afrique),
5. de F à R (F-R, la troisième filia hors-Afrique).

Les filias A et B ont continué à subsister en Afrique. Les trois filias C, D E et F-R sont parties d'Afrique. Ces trois filias déterminent la répartition des hommes modernes dans le monde. La répartition des types génétiques est très inégale dans le monde par exemple : prédominance des types M et C en Papouasie Nouvelle Guinée, le type C en Amérique, dans la vaste étendue au substrat (type Q). Ces types Q et C sont censés avoir migré en Amérique par Sibérie. En Sibérie s'observe une grande accumulation du type C (groupe linguistique altaïque). Par la Sibérie vers l'Europe du nord se constate la répartition très dense du type N (groupe linguistique ouralique). En Europe s'observe le type R dont la grande fréquence pourrait attester la présence d'une population avant l'arrivée des Indo-Européens. Et dans le monde méditerranéen, c'est-à-dire en Europe du sud, en Afrique du nord et au Proche-Orient, on constate la forte présence du type E.

Proche du type E, le type D s'observe très fréquemment dans l'Archipel du Japon et au Tibet. La coexistence des trois filias hors Afrique, c'est-à-dire des filias C, D E et F-R, représentées respectivement par les types C, D (ce dernier, dominant au Japon), N, O, est presque unique au monde. L'Europe, malgré sa diversité, ne dispose que de deux filias hors Afrique dans son bagage génétique. Il en est de même des zones telles que la Papouasie Nouvelle Guinée, la Proto-Amérique, la Sibérie, l'Inde, la Chine et d'autres. La présence des trois filiations hors Afrique dans l'archipel du Japon est une énigme dans l'Histoire.

Je ne sais si M. Sakitani a raison d'attribuer le groupe linguistique altaïque au type génétique C, ni le groupe ouralique au type N. Mais ce schéma me reconforte dans ma conviction que les vieilles langues méditerranéennes du type E, qui précèdent l'indo-européen dans ces régions, sont linguistiquement très proches du japonais ou du tibétain. Car, génétiquement, elles seraient de la même filiation hors Afrique (D E). Qu'en dira M. Morvan, auteur des *Origines linguistiques du basque* (PUF Bordeaux, 1996) ?

Ce qui est encore extraordinaire dans sa théorie génétique, c'est la date de ramification du tronc génétique principal.

M. Sakitani situe vers 13 000 ans BP la date de séparation du type D d'avec le rameau de la filia DE qui, par contre, s'est séparée de la branche génétique vers 38 300. Cette branche s'est détachée du tronc principal vers 68 500. La branche qui contient le rameau F-R s'est séparée du tronc principal vers 53 000 d'où s'est détaché vers 35 600 le grand type K, le type moyen P vers 29 900. Le type moyen P s'est divisé en deux types R et Q vers 17 700. Le généticien ne précise pas où situer l'origine de la population indo-européenne. Mais il n'y a que deux possibilités : au type E (très proche du type D, prédominant dans l'archipel du Japon) ou au type N (dit ouralique, linguistiquement). Car le type R est attribué, dans sa théorie, au substrat proto-européen d'avant l'arrivée des Indo-Européens.

Ce qui est extraordinaire, c'est que le type génétique D, dit prédominant parmi les Japonais-Jômons, s'est détaché du rameau commun d'Asie centrale (Tibet)-Europe du sud (la Méditerranée, l'Afrique du nord et le Proche-Orient) il y a seulement 13 000 ans !

Les meilleurs généticiens japonais actuels : Omoto Keiichi (*L'origine des Japonais*, Tokyo, Shôkabô, 1996), Saitô Naruya (*Les Japonais d'après les ADN*, Tokyo, Chikuma, 2005) et Sakitani Mitsuru (2005 et 2008) s'accorderaient donc sur l'idée que le premier lieu d'origine des Japonais (Jômons) est situé dans l'Asie du nord-est.

Le 8 mars 2008, Tokyo.

S. Kudo

4) Yasuda Yoshinori (professeur au *Centre International de la civilisation japonaise*) a rendu compte aujourd'hui, dans le quotidien Tokyo Shimbun, du livre du généticien Sakitani. L'auteur de ce compte-rendu, tenant de l'hypothèse méridionale sur l'origine des Japonais, insiste sur l'importance de la première civilisation non-chinoise en Chine dans le bassin du fleuve Yang-Tsê Kiang (fleuve Bleu), premier fleuve de Chine en longueur.

Entre 4200 et 3200 ans BP, les résidents non-chinois de la grande vallée du fleuve Bleu (porteurs du type chromosome O2b, séparés vers 8830 BP d'avec le type N) auraient été refoulés, par les proto-chinois venant du nord, d'abord vers le sud-est d'Asie, ensuite vers le nord-est, c'est-à-dire, vers l'archipel nippon, par voie maritime. Ce sont ces arrivants dans l'archipel qui auraient été initiateurs de l'âge Yayoï japonais qui avait succédé à l'âge Jômon. Le professeur Yasuda se réjouit que le livre du docteur Sakitani ait ainsi validé, avec ses données génétiques, son hypothèse austronésienne.

Dans le livre de Sakitani, la proportion accordée aux porteurs du type O2b est certes assez forte dans le sud des Ryûkyûs (67 %) et dans la péninsule coréenne (51 %), mais elle est plus faible dans le nord des Ryûkyûs (30 %) et Tokyo (26 %). Elle est nulle parmi les Aïnous. On peut certes dire que le type génétique O2b est un élément composant des Japonais, mais d'importance bien moindre que le type D2 (48 % à Niigata, 40 à Tokyo, 39 à Aomori, 33 à Shizuoka, 27 au Kyûshû, 26 à Shikoku et 87,5 % chez les Aïnous ! malgré l'insuffisance évidente d'échantillons aïnous : 14 sur 16). Sakitani dit que le type D2 peut être reconnu comme provenant des Jômmons et le type O2b, des Yayoïs.

Le livre de M. Sakitani aurait donc réjoui le professeur Yasuda, dans la mesure où les résultats génétiques du docteur Sakitani donnent raison à sa supposition qui appuie sur l'origine austronésienne (non chinoise) des Yayoïs japonais et sur la civilisation de la riziculture du bassin « Fleuve Bleu », distincte de la civilisation du fleuve Huang Ho (dit Jaune), longtemps considérée comme la première en Chine.

Pour nous qui pensons que l'origine linguistique du japonais réside, en majeure partie, non pas dans les groupes Yayoïs (arrivants postérieurs) mais dans les Jômmons (dont seraient descendus les Aïnous), résidents antérieurs de l'archipel, depuis au moins 13000 ans BP, la joie du professeur Yasuda ne change rien aux affaires. Le 16 mars 2008, Tokyo

5) Des trois livres de vulgarisation sur les conclusions génétiques concernant l'origine des Japonais, le plus récent est celui de M. Sakitani (2008). M. Omoto a fait dans son livre (1966) la synthèse du problème en faisant venir le substrat japonais de l'Asie du nord-est. M. Naruya Saitô, auteur du petit livre de poche (2005), est le plus jeune (né en 1957). Tu as dans ton bureau les deux derniers (le Omoto et le Saitô).

Je viens de relire le Saitô. A la page 123, il y a un petit tableau où figurent les correspondances génétiques de quelques échantillons des hommes Jômmons avec ceux de différents groupes ethniques modernes. Des 12 échantillons, 11 sont choisis parmi les ossements humains de la région de Kanto (c'est-à-dire, autour de Tokyo). Ils présentent une variété infinie. Un seul échantillon provient d'une petite île de Hokkaido, à l'extrémité nord du Japon, proche du continent. Cet échantillon Jômmon présente des affinités avec, notamment, six groupes ethniques modernes : Ryûkyû (Okinawa), Aïnou, Chinois, Japonais, Coréen et Européen. C'est le seul des 12 qui présente des affinités avec les Européens

modernes. Les aïnous modernes seraient dans le prolongement de cet échantillon Jōmon qui avait sans aucun doute du lien avec les hommes du continent qui, à leur tour, auraient eu de la relation génétique avec les hommes, soit partant vers l'Europe, soit déjà résidant en Europe.

Ceci dit, il y a, aux pages 130 - 131, un rapport très intéressant d'un examen génétique effectué sur trois échantillons de trois époques différentes : moderne, 2000 ans BP, 2500 ans BP, provenant de la Péninsule *Shandong* (le japonais conserve l'ancienne prononciation *Santon*) qui se situe au nord-est de Chine, à proximité de la Péninsule Coréenne, à la même altitude de nos villes Fukushima, Niigata ou Sendai. Or, il n'y a rien d'étonnant que le résultat génétique du groupe moderne présente des affinités avec le groupe de l'Asie de l'est. Ce qui est intéressant, c'est que le spécimen 2000 ans BP présente des affinités avec le groupe moderne de l'Asie du centre (qui se signale avec des caractéristiques entre les hommes de l'Asie de l'est et ceux d'Europe) et que le spécimen 2500 BP de la Péninsule Shandong se trouve génétiquement entre le groupe d'hommes (modernes) de l'Asie du centre et le groupe d'hommes européens. M. Saitō dit que, plutôt, il est plus près des Européens !

C'est à dire : il semble que, les Asiatiques de l'est (dont les Japonais), plus ils remontent dans le temps, plus ils s'approchent génétiquement des Européens modernes. L'auteur ne tire de là qu'une conclusion modeste : En Chine archaïque, migraient plusieurs groupes humains différents. Il déclare, cependant, au chapitre concernant le berceau des langues indo-européennes, à la page 164 :

L'indo-européen fait partie de l'eurasiatique. (...) Si l'eurasiatique constituait une vraie entité linguistique, son berceau aura été localisé en Asie de l'est. (...) Le berceau de l'indo-européen n'aura pas été en Anatolie mais aura bien pu se situer quelque part en Asie de l'est.

Le livre de Sakitani n'est pas bien clair sur ce point. Je veux bien adhérer à la conclusion du plus jeune des trois généticiens. Le 22 mars 08, Tokyo